

is scrupulously documented from contemporary sources (Polybius and Cicero). His critics, on the other hand, appeal to axiomatic concepts for which no evidence is offered – for instance “la vocation traditionnelle du peuple à obéir” (Hurlet, p. 39), comitial votes as “un rituel contrôlé par l’élite politique” (Hurlet, p. 36), the *populus* as “non pas l’organe souverain, mais l’arbitre des rivalités entre les puissants” (Hurlet, p. 42). Anyone uncertain how to choose between the two positions need only read the editor’s introduction, with its description of “la méthode Millar” as “la collecte, l’analyse et la mise en relation d’une évidence qui n’est jamais éclairée *a priori* par une grille de lecture conceptuelle” (Benoist, p. 11-12). This excellent book is a celebration not only of a scholar but of scholarship itself. Timothy P. WISEMAN

Stéphane BOURDIN, *Les peuples de l’Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Rome, École française, 2012. 1 vol. 16 x 25 cm, X-1201 p., 15 cartes, tableaux. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D’ATHÈNES ET DE ROME, 350). Prix : 150 €. ISBN 978-2-7283-0907-8.

Pour qui s’intéresse à l’évolution culturelle et politique des provinces romaines, à ce phénomène que certains n’osent plus appeler « romanisation », l’Italie de l’époque républicaine apparaît comme un laboratoire idéal d’expérimentation sur le terrain. Mosaïque de peuples entrés progressivement dans l’orbite de Rome, fusionnés en un seul territoire selon un schéma unique de citoyenneté et d’administration au terme de plusieurs siècles de luttes et d’alliances, l’Italie nous procure des « modèles » dans lesquels nous puisons facilement. Stéphane Bourdin vient nous rappeler à la circonspection en nous offrant cette étude novatrice et prudente des peuples de l’Italie pré-romaine dans leurs transformations entre le VIII^e siècle et la guerre sociale. Le propos s’inscrit dans la recherche récente des identités culturelles et religieuses, ces notions que nous utilisons sans doute, j’en conviens, sans assez de réflexion méthodologique, et que nous appliquons à des unités ethniques partout dans l’empire. L’étude extrêmement détaillée et précise se divise en plusieurs parties qui s’attachent tout d’abord aux définitions elles-mêmes et aux sources. En effet, première question : quels peuples ? Comment identifier et localiser les « peuples » italiques en contact avec Rome ? Sources littéraires, sources épigraphiques et sources archéologiques sont convoquées pour déterminer des unités, et immédiatement les problèmes surgissent : ni les récits grecs et latins, ni la diversité linguistique, ni les coutumes religieuses, ni les faciès culturels dégagés par les fouilles n’apportent de réponse simple et univoque. Les unités politiques qui renvoient à une structure souveraine et les peuples sont deux réalités, certes complémentaires et articulées, mais qui ne coïncident pas. La culture épigraphique se développe à l’échelon poliade où l’échelon ethnique est très peu représenté. La constitution de groupes archéologiques d’objets et de structures d’habitat n’existe pas en elle-même, c’est le produit d’une opération de classement contemporaine qui dérive d’interprétations préalables. D’où il appert qu’aucune unanimité n’existe ni chez les Anciens ni chez les Modernes pour établir une liste de peuples, leur extension, leur nature, leur localisation. Au total « les peuples sont des regroupements d’unités politiques qui se reconnaissent, ou auxquelles on reconnaît,

une identité commune ». Mais cette identité n'est pas une donnée brute. Ce sont les peuples qui se dotent d'une identité en se définissant comme un ensemble, en excluant les autres, ce processus s'appuyant en grande partie sur la possession d'un territoire. Ces considérations sont très importantes et doivent nourrir notre réflexion sur tout processus d'ethnogenèse. Le grand mérite est ici de pouvoir sortir des schémas abstraits et de mettre ces principes au contact et à l'épreuve d'une histoire réelle. Reprenons le parcours du livre dont on soulignera aussi la très grande richesse documentaire en tableaux et cartes, listes de vocabulaire littéraire, relevés des contenus épigraphiques, listes onomastiques par langue, qui en feront un instrument de travail exceptionnel pour toute recherche ultérieure sur les données linguistiques de l'Italie pré-latine ou sur les délimitations des territoires et frontières. Après avoir exposé les écueils méthodologiques divers qui jalonnent sa recherche, l'auteur détermine deux régions de base, l'Italie centrale et l'Italie septentrionale dont il détaille les différents peuples au sens où il les a définis. Il passe ensuite à la description concrète des éléments et des événements qui permettent de saisir l'organisation politique des peuples d'Italie, en commençant par les données terminologiques, chez Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Strabon, puis dans les sources épigraphiques (*touto* et *numen*) pour tenter ensuite de comprendre les fonctionnements des divers regroupements politiques (alliances, ligues, dodécapole) qui ont contribué à faire naître une conscience ethnique. On glisse ensuite à l'organisation territoriale où l'apport de la documentation archéologique est déterminant. Des « modèles » émergent, celtique, étrusque notamment. La question des frontières apparaît immédiatement : frontière ethnique et frontière politique ne se superposent pas. Les fortifications et les sanctuaires constituent des marques fortes mais peuvent être intra-ethniques. En outre intervient l'*ager Romanus* progressivement étendu. Revenant aux hommes, S. Bourdin s'interroge sur la mobilité des Italiens dans la péninsule, fondée sur de multiples causes, du commerce au mercenariat en passant par l'*hospitium* et les liens familiaux. L'étude onomastique est ici d'un grand secours et se fonde sur une étude épigraphique approfondie de tous les documents légués par les langues non latines. Cette circulation des personnes accentue un phénomène de brassage culturel au sein d'un monde en gestation dans le voisinage de Rome, et se constituent des sociétés multi-ethniques, différentes selon les régions : la persistance de l'identité étrusque et la celtisation de la Cisalpine représentent des thèmes propres tandis que le monde de la Campanie se compose de strates comprenant des Grecs et des Étrusques, mais aussi des Samnites. Le chapitre 9 « Réalité et subjectivité de l'identité ethnique » qui clôture l'ouvrage avant une conclusion synthétique, constitue une réflexion fondamentale pour l'historien. Certes appliquée à l'Italie préromaine mais dont les critères de catégorisation et les remarques critiques sont à lire, à relire et à méditer par nous tous, pour identifier, y compris dans nos propres interprétations, tout ce qui relève du *topos* et de l'instrumentalisation de l'identité ethnique au service d'une idée ou d'une idéologie. – Une somme méthodologique. Un tout grand livre, assurément.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER